Chanoine BÉZARD

Les trois premiers mois de la guerre à Béthisy-Saint-Pierre

NOTES ET SOUVENIRS

Cet Ouvrage contient Quatre Planches Hors-Texte

PRIX : 1 FR. 50

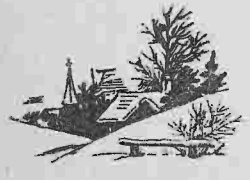
BEAUVAIS
IMPRIMERIE-LIBRAIRIE PRÉVOT
1916

té
logie
s
t
8 53

NOTES

ET

SOUVENIRS



Chanoine BÉZARD

Les trois premiers mois de la guerre à Béthisy-Saint-Pierre

NOTES ET SOUVENIRS

Ouvrage contenant
Quatre Planches Hors-Texte

PRIX : 1 Fr. 50

IMPRIMERIE - LIBRAIRIE - PAPETERIE - RELIURE
PRÉVOT
20 - RUE SAINT-PIERRE - 20
BEAUVAIS

1916

La publication du présent opuscule nous apparait comme l'accomplissement d'un devoir de reconnaissance.

En repassant, à un an de distance, les évènements dont nous allons évoquer le souvenir, nous comprenons, mieux qu'alors, le prix des concours si dévoués qui sont venus alléger notre tâche en ces heures tragiques : nous sentons que beaucoup, parmi les chers habitants de Béthisy, n'ont pas reçu le cordial merci auquel ils avaient droit. Nous voulons le leur dire aujourd'hui et c'est là le seul but de ces quelques pages.

Puissions-nous n'y oublier personne et payer vraiment à tous la dette de notre profonde gratitude.

L. BEZARD,

Supérieur des Missionnaires

Béthisy-Saint-Pierre, le 1er Octobre 1915.

CHAPITRE PREMIER

LE COMITÉ DE SECOURS

Nous sommes au soir du 1er Août... L'appel de la Patrie vient de se faire entendre : l'ordre de mobilisation générale est lancé !

Dès demain, les départs commenceront : que de foyers vont être vides ! Que de tristes séparations vont briser les cœurs !

L'humble maison des Missionnaires ne sera point épargnée plus que les autres : trois de ses membres sur cinq vont rejoindre immédiatement leur poste de combat : ce sont MM. Delamotte, Dieux et Néerman. M. l'abbé Lefevre, que son âge met en dehors des obligations militaires, ira remplacer, dans une paroisse du diocèse, le pasteur appelé sous les armes.

Je vais donc demeurer seul ici et cette pensée me serre le cœur. Je veux, du moins, n'y point mener une vie inutile : je songe que si la sainte et vénérée Mademoiselle de la Douye était encore sous ce toit, elle saurait mettre ses dernières forces au service de cette France dont l'amour, après celui de Dieu, remplissait sa

grande âme. J'essayerai de faire ce qu'elle aurait fait et de travailler, moi aussi, dans la mesure de mes faibles moyens, à l'œuvre de la défense nationale.

C'est la Providence elle-même qui daigne m'indiquer ce qu'elle attend de moi.

Au matin du 2 Août, un de nos compatriotes a quitté son foyer pour répondre à l'ordre de mobilisation : il est veuf et père de famille. Avant de s'éloigner, il a confié à la garde d'un charitable voisin ses trois enfants dont l'aîné a dix ans à peine... Que vont devenir ces pauvres petits qui sont presque seuls au monde ?

A cette navrante nouvelle, je me sens tout ému, mais en même temps j'entrevois la forme sensible que je pourrai donner à mes désirs d'action charitable. Assurer aux enfants pauvres de nos chers soldats les secours qui leurs seront nécessaires : offrir, à ceux qui voudront en profiter, un asile où ils trouveront une nourriture saine et régulière, d'intéressantes distractions et une affectueuse surveillance, ne serait-ce point une excellente initiative ? Quelle joie pour le père, quand il apprendra que sa petite famille est à l'abri du besoin ! Quelle tranquillité pour la mère qui pourra vaquer à ses occupations, accepter quelques travaux lucratifs sans avoir à s'inquiéter de la garde de ses jeunes espiègles !

Mon parti est pris et c'est de ce côté que vont tendre mes premiers efforts. Mais, pour mener à bien cette œuvre, pour lui assurer un plein succès, il faut d'abord grouper toutes les bonnes volontés : il faut réaliser, ici même, cette *union sacrée* dont la Chambre française vient de nous donner un si bel exemple.

Le docteur Chopinet, maire de la commune, étant mobilisé, c'est à M. Verrière, adjoint, que je viens offrir mes humbles services. Il m'accueille avec une exquise amabilité et cette première visite me remplit de confiance : je sens que je trouverai près de lui le plus précieux appui.

Nous décidons le principe de l'établissement d'un comité de secours et il est convenu que le lendemain je présenterai au Conseil municipal, convoqué par ses

soins, un projet de statuts pour le dit comité.

Mon premier contact avec Messieurs les Membres de l'Administration communale ne fait que confirmer mon heureuse impression de la veille : Quelle que soit la divergence des opinions, des gens de cœur, unis dans la fraternité de l'épreuve, ne peuvent manquer de s'entendre. Béthisy ne fera point exception à cette loi de l'âme humaine et l'*union sacrée* dont nous parlions tout à l'heure n'y sera pas un vain mot.

Après un échange d'observations et une discussion généralement pleine de cordialité, les statuts présentés sont admis presque sans aucune modification. Nous en donnons ci-dessous le texte intégral :

COMMUNE DE BÉTHISY-SAINT-PIERRE

STATUTS DU COMITÉ DE SECOURS

Art. 1. — Un Comité de Secours est fondé dans la commune de Béthisy-Saint-Pierre, avec l'aide et sous le patronage de la Municipalité, à l'effet de pourvoir aux besoins si nombreux créés par les évènements actuels.

Art. 2. — Le Comité a pour but de venir en aide, sans aucune distinction de croyances ou d'opinions, à tous les habitants de la commune qui ressentiront le douloureux contre-coup de la crise présente, mais il s'intéressera *tout d'abord* et *plus particulièrement* aux enfants des familles nécessiteuses dont les chefs ont été appelés sous les drapeaux.

Art. 3. — Le Comité a pour président d'honneur M. le docteur Chopinet, maire, contraint par le devoir sacré du patriotisme, d'abandonner momentanément l'Administration de la commune.

Art. 4. — Le Comité sera placé sous la présidence effective de M. Verrière, adjoint ; il comprendra : Messieurs les Membres du Conseil municipal encore présents à Béthisy, MM. Hardy et

Gressier, anciens maires, M. l'abbé Denizot, curé de la paroisse, MM. Lefèvre-Lequeux, ancien adjoint ; Ferry, notaire, Cheville, industriel ; Dussourd, négociant ; Piani, secrétaire de Mairie ; et Bézard, supérieur des Missionnaires.

Art. 5. — Le Comité pourra s'adjoindre dans la suite de nouveaux Membres, s'il le juge utile.

Art. 6. — C'est au Comité, dont le règlement intérieur sera fixé au cours de la première réunion, qu'il appartiendra de prendre toutes les mesures d'assistance commandées par les circonstances : il aura aussi mission de provoquer, de centraliser et de distribuer, en la forme qui lui semblera la meilleure, les libéralités en espèces ou en nature.

Art. 7. — Toutes les demandes de secours devront être adressées à la Mairie, chaque matin de 11 heures à midi, et chaque soir de 6 à 7 heures. Ces demandes seront soumises à l'examen du Comité au cours de la première réunion générale suivante.

Art. 8. — Le Comité, sachant qu'il peut entièrement compter sur le bienveillant appui du Conseil municipal et du Bureau de bienfaisance, comme sur le dévouement absolu de tous les habitants, mettra toute la diligence dont il est capable pour organiser au plus tôt son action charitable : il espère être en mesure d'examiner, dès après-demain, les demandes qui lui seront présentées.

Après l'adoption des statuts, la réunion s'occupe immédiatement de la forme sous laquelle les secours seront distribués. On convient tout d'abord que le Bureau de bienfaisance et le Comité de secours auront chacun leur sphère d'action bien déterminée : le premier continuera à secourir les pauvres, les malades et les vieillards ; le second s'intéressera exclusivement aux enfants. On décide ensuite fort sagement que, pour respecter entièrement l'indépendance et la liberté des parents, les enfants seront eux-mêmes divisés en deux catégories. La première comprendra les enfants qui viendront prendre leurs repas aux cantines établies à la

maison des missionnaires ; la seconde renfermera les enfants que leur famille préfèrera conserver au foyer domestique.

L'utilité de l'œuvre que nous avons établie se manifeste bientôt par l'empressement avec lequel on nous présente les demandes.

Toutes ces demandes sont examinées successivement et scrupuleusement dans les diverses séances du Comité. Je conserve de ces réunions un souvenir bien ému. Sous la sympathique présidence du regretté M. Verrière, en son absence de M. Raphaël Luc, on discute sérieusement, mais toujours amicalement, les titres des solliciteurs : jamais une parole blessante ne se fait entendre, jamais une indélicatesse de procédé ne vient troubler nos travaux. On sent que tous les cœurs battent à l'unisson, que tous les membres sont animés du même désir : faire le plus de bien possible en évitant cependant toute dépense inutile.

M. Dussourd veut bien accepter les fonctions de secrétaire ; M. Ferry assume très aimablement le rôle de trésorier et la délicate mission du maniement des fonds.

Ces fonds, il est vrai, n'existent pas encore, mais la charité des Béthisiens ne tardera point à nous les procurer.

Le dimanche 9 août, j'ai prié les personnes qui voudraient s'intéresser à notre œuvre de se rendre à 5 heures dans la nouvelle salle des fêtes. Pauvre chère salle dont les portes et les fenêtres ont reçu à la hâte leur première couche de peinture le matin même de la mobilisation ! Pauvre chère salle que Mgr Douais, de regrettée mémoire, devait précisément inaugurer et bénir ce dimanche 9 août ! Nous avions rêvé d'y grouper des hommes, des jeunes gens à l'âme ardente et chrétienne, et voici que ses premiers hôtes ont été des enfants et des blessés !

La confiance et la joie sont dans le cœur de tous ceux qui répondent à mon appel. Les nouvelles de la guerre sont pleines d'espérance et les journaux viennent de nous apprendre que le drapeau français flotte à nouveau dans nos provinces perdues, que Mulhouse est entre nos

mains. Cette coïncidence de nos premières victoires avec la première réunion tenue dans la salle St-Joseph m'émeut profondément et je n'en perdrai jamais le souvenir.

A la suite de cette réunion et des démarches des membres du Comité, les souscriptions et les promesses de dons en nature commencent à s'annoncer. Elles arrivent à point, car il importe de ne pas trop retarder la distribution des secours et nous voudrions ouvrir nos cantines le plus tôt possible.

Une douzaine de garçons et une quinzaine de filles sont tout d'abord admis ; c'est un début et peu à peu le nombre augmentera : à la fin du mois, il atteindra la cinquantaine ! Pour être en état d'hospitaliser tout ce petit monde, je dois me mettre en quête du matériel nécessaire : marmites et casseroles, assiettes et verres, couteaux et fourchettes. M. Varin, propriétaire de l'hôtel de la *Vieille Bouteille*, sera notre providence : au premier désir que je lui en exprimerai, il nous prêtera gracieusement tout ce dont nous aurons besoin. Bien souvent, du reste, en ces jours difficiles il nous viendra en aide, et nos chers blessés s'apercevront plus d'une fois de ses aimables visites à l'ambulance. Qu'il me soit permis de lui adresser ici mes plus sincères remerciements.

CHAPITRE DEUXIÈME

LES ENFANTS

Lundi 10 août... Nous sommes prêts à marcher et nous attendons joyeusement les jeunes pensionnaires qui vont se joindre à nos trois adoptés de la première heure.

Avant de se présenter à nous, chaque enfant doit d'abord retirer à la Mairie la carte spéciale qui constate son admission régulière : on lui remet en même temps la circulaire ci-dessous reproduite, qui indique à ses parents le règlement intérieur de la garderie.

COMITÉ DE SECOURS
DE
BÉTHISY-SAINT-PIERRE

M

Le Comité de Secours a décidé d'admettre ..... aux cantines et garderies établies dans la maison des Missionnaires.

Nous vous prions, en cette circonstance, de vouloir bien tenir compte des avis suivants :

1° Les portes de la garderie s'ouvriront à 8 heures du

matin : les enfants devront avoir pris leur petit déjeuner avant d'y pénétrer.

2° En arrivant, tous les enfants devront présenter la carte qui leur sera délivrée par la Mairie : ils seront alors inscrits sur un registre spécial où sera mentionnée l'heure de leur arrivée. Ce registre sera toujours à la disposition des parents qui pourront ainsi se rendre compte du temps écoulé entre le départ de la maison paternelle et l'entrée à la garderie.

3° Les enfants recevront, *sans aucune rétribution*, les repas de midi et du soir.

4° Les enfants doivent se soumettre docilement au règlement en vigueur dans leur section : ceux qui, par leur manque de respect ou d'obéissance, par leur mauvaise conduite, donneraient le mauvais exemple autour d'eux, seraient impitoyablement exclus et rendus à leur famille.

5° De 8 heures du matin à 7 heures du soir, il est rigoureusement interdit de quitter la maison des Missionnaires. Les parents qui pourraient avoir besoin de leurs enfants doivent avertir Monsieur le Supérieur par une lettre signée et en indiquant à quelle heure, et pour combien de temps, leur fils ou leur fille devra s'absenter.

6° Les parents sont très instamment priés de prévenir Monsieur le Supérieur, la veille ou tout au moins le matin, lorsqu'un enfant régulièrement inscrit sera empêché de venir à la garderie. Cette précaution est indispensable pour le bon fonctionnement des cuisines et pour arrêter, par avance, toute velléité d'école buissonnière.

Pour nous faire une idée exacte de la vie des enfants que l'on a bien voulu nous confier, le plus simple sera de les suivre pas à pas au cours d'une de leurs journées. 7 h. 1/2, parfois même plus tôt, on signale les premiers arrivants. Le règlement porte bien que les portes ne s'ouvriront qu'à 8 heures, mais, dans la réalité, il en est tout autrement et nos chers petits n'ont jamais la patience d'attendre jusque-là. A peine entrés, les garçons, ardents et bruyants dès leur réveil, commencent une « bonne

partie ». La chasse a d'ordinaire leur préférence, et, malgré l'heure matinale, le parc retentit des aboiements des chiens, des cris des piqueurs et des gémissements du cerf blessé. Les filles, plus calmes et plus posées, se promènent gentiment, échangent leurs impressions, forment de beaux projets pour la journée.

Vers 8 h. 1/2, prière du matin, suivie de la lecture d'une courte histoire et de quelques avis pratiques. Rien n'est touchant comme la vue de toutes ces petites têtes brunes ou blondes inclinées devant la blanche statue de la Grotte. A la fin de la première semaine, on en compte déjà soixante ou soixante-dix : huit jours plus tard, la moyenne sera de cent à cent dix. C'est qu'aux « hospitalisés » du Comité sont venus se joindre très rapidement des camarades et compagnes que leurs parents nous demandent de surveiller et d'occuper pendant les longues journées de vacances. Tout ce petit monde prie de tout cœur pour les papas, pour les frères aînés, pour les amis exposés à tant de dangers !

La prière terminée, les divers groupes se forment pour la dislocation.

Voici d'abord les benjamins, la bande des bébés qui n'ont pas encore vu leur sixième printemps. Il nous a paru qu'il serait imprudent de les laisser s'ébattre au milieu des grands et des grandes et que ce contact serait par trop souvent une occasion de pleurs et de grincements de dents ! On a donc décidé de leur réserver les locaux de la classe enfantine : là, sous une douce et prudente direction, il pourront s'amuser à leur aise et sans crainte d'accidents.

Le second groupe est formé par les garçons. Leur quartier général sera dans la nouvelle salle. C'est là qu'ils se rendent, après la prière : ils sont le plus souvent sous la direction de M^me^ et de M^lles^ Ferry, qui se chargent de les occuper pendant la plus grande partie de la matinée. La tâche n'est pas toujours facile, mais les surveillantes sont tout à la fois si habiles et si bonnes que le calme s'établit bientôt. On s'installe aux tables et le travail commence : on trace de jolis batons, on

moule de belles lettres sur les cahiers et ardoises obligeamment fournis par l'excellente sœur Directrice ; on résout des problèmes au tableau, on fait de l'histoire, de la géographie, des sciences même, ou bien l'on écoute un intéressant récit lu par M. Etienne Ferry qui se multiplie pour aider sa chère maman : les heures passent ainsi sans que l'on s'en aperçoive.

Pendant ce temps, le troisième groupe s'est dirigé vers le salon des Missionnaires qui lui est spécialement réservé. Le local a tout d'abord été soigneusement balayé, essuyé, rangé par une escouade de gentilles ménagères qui se disputent chaque matin l'honneur de ce travail ; puis les trois sections, bluets (petites), Marguerites (moyennes) et boutons d'or (grandes), sont venues prendre leur place dans un silence... relatif ! C'est l'heure de la lecture, de l'écriture, du catéchisme, et aussi de la couture et de la tapisserie. La direction générale appartient d'ordinaire à Mme Allioli admirablement secondée par Mlle Madeleine, et c'est merveille de voir comment ces dames savent captiver et ravir leurs jeunes élèves.

Vers 11 heures, on ferme les livres, on range aiguilles et canevas et l'on songe au repas. Les bambins de l'asile qui doivent déjeuner à la cantine y descendent joyeusement et c'est presque toujours la bonne Mme Gressier qui se charge d'amener et de reconduire la petite bande.

Les garçons désignés pour la corvée vont chercher à la cuisine le pain et la boisson qui leur sont nécessaires pendant que les filles mettent leur couvert.

A 11 h. 1/2, dans les deux réfectoires, tout le monde est à son poste, animé des meilleures dispositions. Qui donc a prétendu qu'au travail on ne fait que ce que l'on peut tandis qu'à table, on se force ! C'est bien là l'avis de nos gentils convives. A la salle St-Joseph, les futurs soldats font honneur à l'appétissant rata que leur a si bien préparé Mme Hazard ; à la salle à manger du château, les fillettes, servies par le brave Jules, dévorent les succulents ragouts, les délicieuses frites et même parfois, à certains jours, les crêmes savoureuses confectionnées par notre cordon bleu, la très dévouée Léonie.

Des deux côtés, l'ordinaire est bien souvent amélioré grâce à d'aimables envois de lait, de chocolat, de fruits de confitures et de marmelades : que de « délicatesses » nous sont ainsi tombées du ciel !

Je voudrais pouvoir remercier ici spécialement et nominalement tous ces généreux messagers de la Providence, mais certains d'entre eux ne se sont pas fait connaître, d'autres ont passé quelque peu inaperçus dans l'agitation qui nous entourait : pour ne point m'exposer à de regrettables oublis, je leur dis à tous en bloc mon plus reconnaissant merci !

L'après-midi est généralement plus mouvementée que la matinée. Quand les tout petits ont regagné l'asile, garçons et filles se groupent chacun dans la partie du parc qui leur est attribuée. Les premiers sont alors sous la garde de Mme Hicbacq qui, avec un très grand dévouement, a bien voulu se consacrer à eux tous les jours de midi à deux heures. On emploi d'ordinaire ces heures de récréation à quelques bonnes parties de tonneau pour lesquelles j'octroie généreusement de superbes prix aux vainqueurs : dix centimes au premier gagnant et cinq centimes aux deux suivants !

A 2 h. 1/2 la scène change. Trois ou quatre fois par semaine, Mme Allioli, accompagnée de son fils M. Pierre Allioli, vient prendre place au milieu du turbulent troupeau, qui salue son arrivée par de joyeux applaudissements. On se livre à d'ingénieux travaux manuels, ou bien l'on fait cercle pour écouter, avec un passionnant intérêt, l'histoire de l'*Oiseau Bleu*... D'autrefois un concours est ouvert entre les auditeurs : il faut alors raconter la promenade de la veille en énumérant les objets que l'on a vus, les sons que l'on a entendus, les couleurs que l'on a remarquées, les odeurs que l'on a respirées, etc. Des jetons paient les meilleures réponses et de jolies récompenses paient les jetons, Je n'oublierai jamais ce spectacle et, plus d'une fois, j'ai regretté de ne point cultiver la peinture pour en conserver mieux le souvenir : ces quarante ou cinquante garçons immo

biles, hypnotisés, suspendus aux lèvres de celle qui leur parlait, ou bien rivalisant de zèle et d'entrain pour répondre aux questions, formaient vraiment un tableau digne de tenter le pinceau d'un artiste !

Les jours où Mme Allioli ne vient pas, on joue aux soldats. La troupe se partage alors en deux camps ayant chacun ses officiers et sous-officiers. Les officiers sont nos chers séminaristes, toujours si empressés à nous rendre service : M. l'Abbé P. Souply, MM. Ludovic Hicbacq, Joseph Luc et Marcel Hazard. Les sous-officiers sont désignés, chaque semaine, par les suffrages de leurs camarades, dans une élection publique et solennelle, qui n'est pas toujours exempte de cabale ! Le poste est très envié : il donne droit au port de galons et à une solde qui, toute modeste qu'elle soit, n'en est pas moins très appréciée de ceux qui la touchent.

Le départ pour les exercices ou pour la bataille se fait toujours fort sérieusement : au signal donné, tous se rangent dans la cour d'honneur et saluent le drapeau qu'on leur présente en chantant de toute leur âme :

O mon drapeau, le lâche t'abandonne,
Mais moi, je t'aime et garde mon serment
C'est toi qui fais ma force, ma couronne,
A toi mon cœur, ma parole et mon sang !

L'étendard est alors confié à la compagnie qui remporta la dernière victoire et l'on se dirige vers le lieu fixé pour le nouveau combat. La bataille commence alors suivant un règlement sévère dont les officiers doivent assurer l'exécution. La tâche est quelquefois mal aisée, car les vaincus ne peuvent se résigner facilement à leur défaite : ils prétendent que le triomphe des vainqueurs n'est que le résultat d'« une abominable triche ». Tout le monde s'invective et les chefs eux-mêmes manquent souvent d'impartialité pour juger le différend.

Fort heureusement l'heure du goûter vient calmer les discussions, et les adversaires, après un nouveau salut au drapeau, se réconcilient devant la tasse de coco frais qui les attend.

Pendant que les garçons se sont ainsi exercés au métier des armes, ces demoiselles se sont livrées à d'autres occupations où l'utile se mêle à l'agréable. L'utile, c'est la desserte de la table, le lavage et l'essuyage de la vaisselle, puis, sous les frais ombrages de l'allée des tilleuls, le racommodage, la broderie, la confection de coquets tabliers ou de gentils sacs à ouvrage. L'agréable, se sont, à l'instar des garçons, de longues parties de tonneau, ce sont surtout d'interminables rondes. Dirigées par Mme Moulin, de Verberie, dont l'entrain ne se dément pas et dont le repertoire semble inépuisable, nos fillettes chantent, tournent et sautent à perdre haleine ! *Les Chevaliers de la Marjolaine; La Tour, prend garde de te laisser abattre; Sur le gazon du Roi,* où l'on voit un bien méchante *Mère-Biquette* qui ne veut pas sortir de son chou, *Notre Ane qui a mal à la tête,* aux yeux, aux oreilles, à l'estomac, au cœur, et je crois bien un peu partout... *L'Horloge,* un fort joli chant en l'honneur de notre grande Jeanne-d'Arc, et combien d'autres font successivement les délices de nos joyeuses espiègles qui ne s'arrêtent, elles aussi, que devant l'agréable perspective des tartines de pain et des brocs de coco.

Vers 5 h. 1/2, réunion générale comme le matin, au pied de la grotte, pour la récitation du chapelet. Les enfants n'y sont pas seuls cette fois : chaque jour une centaine de personnes viennent se joindre à eux pour implorer la Mère des Miséricordes en faveur de la Patrie et de ses héroïques défenseurs. J'ai la conviction profonde que ces ardentes supplications n'ont point été inutiles et que nous en avons éprouvés sans retard les heureux effets : Elles ont mérité une protection spéciale à notre cher Béthisy aux tristes jours de l'invasion ! En examinant sérieusement, à un an de distance, la position de notre pays sur le terrain des opérations du commencement de septembre, en songeant à l'effroyable bataille qui devait s'y livrer si les renforts anglais étaient arrivés quelques heures plus tôt, on comprend mieux à quels dangers nous avons miraculeusement échappé ! Nous

avons contracté de ce chef une dette de reconnaissance vis à vis de la Vierge de Lourdes. Nous ne l'oublierons pas et nous voulons, dès que les évènements nous le permettront, placer sur notre modeste Grotte un ex-voto qui redira aux siècles futurs notre éternelle gratitude !

A 6 h. 1/2 les réfectoires se remplissent à nouveau pour le repas du soir, puis chacun rentre chez soi généralement fort content de sa journée et rêvant par avance aux joies du lendemain.

Telle était dans son ensemble la physionomie habituelle de nos réunions enfantines ; elles ont été, hélas ! interrompues trop vite à mon gré ! Je me trouvais si heureux au milieu de ces chers petits auxquels je tiens à le déclarer ici, je n'ai jamais eu un reproche sérieux à adresser ! Il me semblait si doux d'éveiller, de développer dans leurs jeunes âmes l'amour du devoir, du travail, de la piété, de Dieu, de la famille, de la patrie !

Et puis je me sentais si bien soutenu dans cette tâche !

J'ai déjà dit l'inappréciable appui que m'ont prété la famille Allioli, la famille Ferry et nos chers séminaristes, mais beaucoup d'autres ont encore droit à ma reconnaissance, Monsieur le Curé ne nous a-t-il pas apporté bien souvent l'encouragement de ses bonnes visites ! N'avons-nous pas vu plus d'une fois au milieu de nos gentilles fillettes la blanche cornette de Sœur Angélina que tout le monde aime à Béthisy ! N'y a-t-on pas vu la vénérable M^me^ Gaillet, surveillant le travail des jeunes apprenties ou remplissant avec une grâce charmante les fonctions de comptable près de quelque jeu de tonneau ! N'y a-t-on pas vu enfin cet essaim de jeunes filles, aussi sérieuses que dévouées, venant prendre chaque jour l'heure de garde qui leur était assignée au tableau de service ! Merci de tout cœur à M^lles^ Suzanne Souply, Yvonne Bruyant, Georgette Luc, Yvonne et Julienne Brulé, Palmyre Esmery, Yvonne Desachy, Fulberte et Camille Lecomte, Fernande Luc, Jeanne Picard, Gabrielle et Angèle Fagnet, Eugénie Luc, dont le concours nous a été si précieux !

Pour terminer ce qui regarde l'œuvre des enfants il

me reste à dire quelques mots des secours qui ont été distribués à domicile :

Nous avons tous compris dès le premier instant que certaines familles pourraient avoir des raisons spéciales de ne point se séparer de leurs enfants et de les garder à la maison. Il n'eut pas été juste de les exclure pour cela de notre sollicitude et de nous en désintéresser. Il fut donc décidé que ces familles recevraient chaque jour 300 grammes de pain par grande personne, et 150 grammes de pain ou un demi-litre de lait par enfant. Le Comité se réservait naturellement de modifier cette règle générale, d'augmenter ou de restreindre les rations, suivant les besoins. Chaque semaine les bons étaient remis aux intéressés par M. Caron, garde-champêtre, à l'obligeance duquel on n'a jamais recouru vainement, et qui en aucune circonstance ne nous a marchandé ses services. Nous avons eu ainsi la joie de distribuer environ 2,000 kgs de pain et 2,500 litres de lait, sans parler d'une certaine quantité de viande et de bois.

Nous venons de retracer en quelques pages ce que le Comité de secours a pu faire pour les enfants de Béthisy, soit à la maison des Missionnaires, soit au sein des familles. De tels résultats étaients vraiment encourageants et nous eussions été heureux de continuer une œuvre si consolante et si belle. Les tristes évènements de septembre viennent hélas ! renverser toutes nos espérances ; ils amènent la disparition momentanée du Comité, et me provoquent à la création d'une autre œuvre complètement imprévue.

CHAPITRE TROISIÈME

LES BLESSÉS

Le dimanche 30 août, Béthisy-Saint-Pierre célébrait sa seconde fête patronale, la Saint-Fiacre, malgré les nouvelles pessimistes qui circulaient depuis quelque temps autour de nous, j'avais tenu à ce que cette journée ne passât point inaperçue pour nos chers enfants, A l'issue des Vêpres nos garçons étaient montés en forêt se disputer, en d'innombrables courses, les prix que je leur avais offerts. Pendant ce temps nos fillettes avaient gagné des lots nombreux et variés aux ciseaux, à la corde, au verre rempli d'eau, etc.

L'après-midi avait été charmante et l'on oubliait un peu ses inquiétudes au milieu de cette riante jeunesse lorsqu'une visite imprévue vint tout à coup les réveiller et les redoubler. Quatorze réfugiés de Noyon se présentent à la maison pour y demander l'hospitalité ! Ils ont dû fuir à la hâte, sur le pressant conseil de l'autorité militaire, pour éviter de se trouver sous le feu des canons anglais et des batteries allemandes qui dominent la ville. Cette fois le doute n'est plus possible ! En dépit de tous les démentis officiels, l'ennemi est dans notre département... Il est à quelques lieues de nous ! Sans doute les troupes britanniques qui viennent d'arriver à

Béthisy et qui doivent remplir la région vont tenter de leur barrer la route, mais il n'en est pas moins vrai que nous avons tout à craindre !

La journée du lundi se passe dans un inexprimable malaise : Nos enfants sont beaucoup moins nombreux et l'après-midi personne n'est là pour les surveiller. Vers le soir, seize émigrés des environs de Guise viennent se joindre aux Noyonnais. J'installe tout le monde de mon mieux et, le cœur serré, j'attends les évènements. A 8 heures une effroyable détonation se fait entendre au loin du côté de Verberie, c'est le pont de l'Oise que les troupes françaises viennent de faire sauter !

Le lendemain 1er septembre, un peu avant 4 heures du matin, une patrouille de ulhans débouche dans Béthisy : ce sont les éclaireurs ennemis ! Trois ou quatre personnes seulement les apercoivent, l'immense majorité ne se doute guère de leur présence... on les pensait si loin de nous ! Quelques braves gens de Saint-Martin ne les prenaient-ils pas encore pour des Anglais et ne leur apportaient-ils pas force provisions en leur disant « Profitez-en, mangez, buvez, mieux vaut que ce soit vous que les prussiens ! ».

A 5 h. 1/2 la situation s'assombrit tout à coup. Pour la première fois nous sommes réveillés par la grande voix du canon ! Nous l'entendons non point à quelques lieues, mais à quelques centaines de mètres de nous ! Je descends à la hâte : la chose est plus grave encore que je ne le pensais, car les balles sifflent sinistrement au-dessus de ma tête, à travers les arbres du parc ! Ce sont, paraît-il, les troupes allemandes occupant Saint-Luc, Vérines et la ferme de Feu qui viennent d'attaquer les Anglais cantonnés à Béthisy, à Vaucelles, et à Néry. Un instant surpris, nos alliés ne tardent pas à se ressaisir ! Ils repoussent vaillamment l'ennemi et s'emparent même d'une batterie dont ils font les servants prisonniers. Nous sommes ici en pleine bataille et nous allons vivre des minutes inoubliables...

Vers 9 heures on m'amène un premier blessé. Il ne m'inspire tout d'abord qu'une demi-confiance : Il se dit

soldat anglais et porte des vêtements civils. On l'accueille cependant, on l'interroge et les renseignements obtenus ne tardent pas à dissiper nos soupçons. Notre blessé, dont les deux narines ont été traversées par une balle se nomme Mitray et fait partie du régiment des dragons de la garde.

Mlle Juliette Caron l'accompagne et c'est par elle que nous obtenons ces indications. Elle a une parfaite connaissance de la langue anglaise et nous rendra bientôt d'inappréciables services, aussi je bénis la Providence de l'avoir placée sous notre route en ces heures tragiques. J'envoie de suite chercher la chère Sœur Benoit, dont je connais le dévouement et le savoir-faire et l'on procède au premier pansement : le voici terminé, c'est bien, mais qu'allons-nous faire de notre nouvel hôte ? Si les allemands arrivent jusqu'ici, s'ils trouvent ce malheureux sous notre toit, ne sont-ils pas assez cruels pour le fusiller d'abord et par nous faire payer bien cher ensuite notre mouvement de généreuse pitié ! La prudence la plus élémentaire nous fait un devoir de le cacher soigneusement jusqu'à ce que nous sachions à quoi nous en tenir. Nous l'installons dans une chambre du grenier complètement isolée, en lui recommandant de n'en point sortir sous aucun prétexte, et nous descendons fort inquiets de savoir comment les choses se termineront ? Nous ne tardons pas à être fixés. Voici qu'on nous annonce l'arrivée de nouveaux blessés et l'on nous demande si nous consentirions à les recevoir à la maison des Missionnaires. Tout naturellement nous n'hésitons pas une seconde ! C'est un devoir de charité puisque ce sont des êtres qui souffrent ; c'est un devoir de justice puisqu'ils versent leur sang pour la même cause que nos héroïques soldats ! Et puis, n'avons-nous pas à la salle Saint-Joseph un local admirablement disposé pour y établir une ambulance : dix-huit mètres de longueur sur huit de largeur et quatre de hauteur, des murs d'une blancheur encore immaculée ; de grandes baies vitrées répandant à profusion l'air et la lumière, la possibilité d'établir tout à côté, dans le vestiaire, une cuisine spa-

cieuse et commode, que peut-on désirer de mieux ! Il s'agit seulement de disposer ou plutôt d'improviser l'ameublement intérieur, là sera peut-être la difficulté. Mais non, et voici que j'assiste à un spectacle dont je ne perdrai jamais le souvenir !

A peine la chose s'est-elle ébruitée dans le pays que la population tout entière se lève comme secouée par un frisson d'héroïsme ! Hommes, femmes, enfants, se pressent autour de moi, m'apportant la plus belle paille de leurs granges, le meilleur linge de leurs armoires et jusqu'aux matelas de leurs lits. En quelques minutes tout est prêt, et nous pouvons recevoir ces pauvres victimes de l'horrible guerre, ces blessés que nous aimons déjà sans les connaître.

Vers midi nous apprenons que, par suite de certaines circonstances imprévues, l'arrivée de nos hôtes se trouve retardée de quelques heures. Cette nouvelle provoque immédiatement une seconde explosion de dévouement. Cette paille éparse à la hâte sur le sol est propre évidemment, mais comme elle sera dure pour les membres endoloris ! S'il était possible de leur préparer à chacun une vraie couchette, une couchette moëlleuse et douce ! Tous le comprennent ou le devinent. La paille est enlevée et les lits nous arrivent en si grande abondance que nous ne pouvons plus les loger ! On raconte que l'empereur Guillaume en voyant nos cuirassiers s'élancer en 1870, à l'héroïque charge de Reischoffen, ne put s'empêcher de s'écrier : « Oh ! les braves gens ! » C'est le mot qui me monte naturellement aux lèvres en constatant l'admirable charité des habitants de Béthisy ! Oh ! oui, les braves gens ! Les braves cœurs ! Ils donnent tout ce qu'ils ont sans même réserver ce qui leur serait nécessaire. Un pauvre ouvrier à qui je demande s'il a du moins gardé de quoi se coucher, lui et sa petite famille, ne me fait-il point cette réponse sublime : « Ne vous inquiètez pas, Monsieur le Supérieur, l'essentiel est que les blessés soient bien ; pour le reste nous nous en tirerons toujours. »

Ce spectacle est si poignant, il m'impressionne si profondément qu'à deux reprises différentes je dois me détourner pour ne point laisser voir les larmes qui remplissent mes yeux.

Grâce à ce superbe élan, notre salle a bientôt un excellent aspect et le docteur, qui vient d'arriver, ne nous cache pas sa satisfaction. Pauvre cher docteur Lagelouze! de quel dévouement n'a-t-il pas fait preuve depuis quelques heures ! Voici bientôt un mois qu'il est à Béthisy, remplaçant nos deux médecins appelés sous les drapeaux. Il ne se doutait guère alors qu'il aurait prochainement à y assurer le service d'une ambulance ! "L'homme propose et Dieu dispose".

Ce matin, au début de l'action, deux Anglais sont accourus le chercher pour porter secours à leur colonel qu'un coup de feu venait d'atteindre grièvement. Au moment où il se prépare à les suivre, quelques voisins viennent réclamer son ministère pour d'autres blessés déposés un peu partout ; il y en a chez M. Varin, chez M. Leroy, à la pharmacie Girardot. Que faire ? Il hésite un instant, puis se décide à répondre d'abord à l'appel de ses compatriotes : il va de maisons en maison et panse de son mieux les malheureux qu'on lui présente.

Cette charitable tournée l'a retardé quelque peu, et les Anglais s'impatientent, ils le supplient de se hâter. Pour lui permettre d'arriver plus rapidement ils lui proposent de monter à cheval... Monter à cheval ! quand on n'a pas fait d'équitation depuis plus de dix ans ! Combien d'autres se seraient récusés à la place de M. Lagelouze ! Lui, n'a aucune hésitation ! C'est le devoir, cela suffit ! Il enfourche sa monture. En route pour Néry ! Les étrivières sont beaucoup trop longues, une carabine pendant au côté de la selle le gêne terriblement, il est empêtré d'une trousse et de plusieurs objets de pansements ! Tous ces obstacles ne l'arrêtent point et il part avec ses guides.

On se dirige vers Veaucelles, on s'engage dans le chemin qui longe le monte-charge des carrières de pierre, on arrive au sommet de la colline et l'on s'aper-

çoit que... l'on s'est trompé de direction. Le combat se déroule maintenant du côté de Sainte-Luce. Il faut suivre le plateau vers l'est, redescendre à travers les broussailles jusqu'aux travaux du nouveau viaduc, traverser la voie encombrée de chevaux morts, et remonter vers la ferme. On y parvient et cette fois on est en pleine bataille, le sol est jonché de cadavres ! Au premier rang, un officier supérieur tombé sur le dos face au ciel, tout près de son cheval dont la tête est fracassée : « Tous ces malheureux que j'ai sous les yeux, dit le docteur, sont dans la même position, dans la position du vrai guerrier : la poitrine vers l'ennemi !... Pas un homme n'est blessé dans le dos, pas un cheval dont la croupe fut tournée du côté de Néry !

Pendant ce temps les balles sifflent, le docteur se rend parfaitement compte du danger qu'il court et se demande s'il sortira vivant de cet enfer ! Malgré cela il ne songe pas à fuir : il va, il vient au milieu des blessés qui l'appellent, pansant celui-ci, consolant celui-là, leur promettant à tous qu'il ne les abandonnera pas ; ce n'est que quand il sent qu'il a fait tout son devoir, que son rôle est bien fini, qu'il reprend son cheval et redescend vers Béthisy. Il est brisé de fatigue par toutes les émotions de cette terrible matinée, il n'a rien pris depuis la veille, ses mains et ses vêtements sont maculés de sang ; pour comble de malheur, un flacon de teinture d'iode mal bouché a répandu tout son contenu le long de sa jambe gauche. Va-t-il enfin pouvoir se reposer un peu ? Non point ! A peine a-t-il le temps de prendre une tasse de thé chez « la souriante et courageuse M^me^ Varin » qu'on vient de nouveau le chercher pour trois blessés qui réclament son secours ! Deux sont chez M. Resibois et le troisième chez M^me^ Fourniquet : il s'y rend en toute hâte et leur prodigue ses soins éclairés.

C'est au retour de ces dernières visites qu'il rencontre M. Bousrez, conseiller municipal, et que tous deux songent à établir à la maison des Missionnaires une ambulance où l'on pourra grouper tous les malades. Nous avons dit plus haut avec quelle joie nous acceptons cette

proposition et avec quel empressement les chers habitants de Béthisy nous aident à la réaliser.

Vers 2 heures, les voitures sanitaires s'improvisent et le premier convoi nous arrive bientôt... Il comprend : le caporal Hauwkey dont une balle a traversé la cuisse ; Jones, qui a reçu un coup de feu au genou droit ; Crowe, dont la jambe a été perforée par un projectile ; Parsons, frappé au thorax par une balle qui est sortie par la région daltoïdienne gauche.

Nous jugeons à ce moment qu'il est inutile de cacher plus longtemps le soldat Mitray dont nous avons déjà parlé, nous le délivrons de sa prison et nous l'envoyons rejoindre ses compatriotes.

Presqu'en même temps nous recevons Gustave Liebrenz que M. Mahuet est allé chercher à Sainte-Luce ; ce blessé est l'un des ulhans arrivés à Béthisy la nuit précédente, il a une fracture ouverte de la jambe droite avec une hernie musculaire très accentuée, il gisait non loin de la ferme de M. Peters et, persuadé qu'on venait l'achever, s'était mis à trembler de tous ses membres lorsque le docteur, l'ayant découvert, s'approcha de lui.

Voici enfin le lieutenant Hill !... C'est de beaucoup le plus gravement atteint. Il porte au crâne une affreuse blessure et de la plaie s'échappe la matière cérébrale. Le docteur l'a trouvé le matin, baigné dans son sang, près d'un hangar isolé, ses compagnons le regardaient comme mort. Le médecin cependant s'est approché et a constaté que le pouls battait encore. Tout en le considérant comme irrémédiablement perdu, il a tenu pour adoucir au moins son agonie, à lui mettre un bandage... à ce moment un très léger soupir s'échappe des lèvres de l'infortuné !...

Après le départ de M. Lagelouze et sur son ordre, deux soldats sont allés chercher l'officier et l'ont descendu à Béthisy. L'excellente M^me^ Fourniquet, dans la maison de laquelle on le dépose, l'accueille avec un dévouement admirable ! Dominant son émotion bien légitime, elle le fait placer dans la meilleure chambre

de sa demeure, elle le réchauffe au moyen de briques brûlantes, elle lui prodigue des soins maternels et cherche à le réconforter par de douces paroles qu'il ne peut, hélas ! entendre. Vers midi le docteur revient, il examine le blessé, le panse à nouveau, puis donne l'ordre de le conduire à l'ambulance. On l'y amène dans une des voitures de nos réfugiés noyonnais, il est couché sur un matelas et sa vue excite la compassion de tous ! Les brancardiers improvisés qui l'accompagnent le déchargent avec des précautions infinies, et je me sens tout ému de la délicatesse avec laquelle ils s'acquittent de leurs fonctions... La chose est du reste bien nécessaire : le pauvre enfant (il n'a que vingt ans à peine !) est dans un tel état de faiblesse que l'on s'attend à le voir succomber d'un moment à l'autre : les yeux sont hagards et presque vitreux, un côté du corps est complètement paralysé, pendant que l'autre côté est secoué par de terribles soubresauts nerveux ! aucune parole, aucun signe de connaissance !

Aidé de Sœur Benoit, de M^lle^ J. Caron et de quelques personnes de bonne volonté, le docteur Lagelouze se multiplie pour soulager tous ces malheureux ! On coupe les uniformes, on examine les blessures, on lave les plaies, on refait les bandages et l'on installe chacun dans un lit tout propre et tout blanc. Malheureusement les choses les plus indispensables nous manquent : la teinture d'iode, le coton hydrophile, l'eau oxygénée, qui nous seraient si nécessaires, nous font presque complètement défaut ! Pour comble de malheur, le pillage de la pharmacie de M. Girardot et l'occupation allemande vont nous mettre pendant près de deux semaines dans l'impossibilité de nous ravitailler de toutes ces choses de première nécessité... Comment, en des conditions si défavorables, avons-nous pu recueillir pendant ces jours du début, plus de soixante-dix blessés ou malades, et leur donner tous les soins qu'exigeait leur état ?... je ne me l'explique pas encore ! Ce fut assurément l'œuvre du docteur, si bien secondé par M^me^ Lagelouze, ce fut l'œuvre de tous ceux qui nous ont

apporté leur très précieux concours, mais, je ne crains pas de le dire bien haut, ce fut avant l'œuvre de Dieu qui n'a point cessé de nous protéger et de nous venir en aide.

Cette assistance divine ne l'avons-nous pas ressentie d'une façon bien visible et toute spéciale, au soir de cette inoubliable journée du 1^er^ septembre.

Nous venions à peine de terminer l'installation de nos chers blessés, qu'une patrouille des hussards de la mort se présente à la maison des Missionnaires. Le capitaine qui la commande s'informe, dans un français d'une remarquable pureté, s'il se trouve bien au château de La Douye... Sur ma réponse affirmative, il m'avertit que je devrai loger le soir même sept officiers. Il s'excuse du dérangement que me causera cette visite et me donne l'assurance que, si la population civile ne commet aucun acte d'hostilité envers les allemands, le pays n'aura nullement à souffrir. Cette promesse est évidemment agréable à entendre, mais qui donc oserait s'y fier pleinement ?... Une parole, un simple geste, peuvent être si vite mal interprêtés et amener de sanglantes représailles ! N'a-t-on pas vu en maints pays ces barbares provoquer eux-mêmes de douloureux incidents, simuler une attaque, pour avoir le droit de massacrer et de brûler à leur aise ! Grâce à Dieu et à Notre-Dame de Lourdes Béthisy a pu échapper à ce terrible danger. Sans doute leur conduite ici ne fut point sans reproche : ils ont molesté d'honorables citoyens, et retenu toute une nuit comme otages MM. R. Luc, Bousrez, Gilbert, Camille Lequeux, Fernand Oyon, Virgile Luc et Alphonse Choron... ils se sont emparés du premier conseiller municipal, le très estimable Raphaël Luc, qui refusait de donner à un commandant des renseignements sur les Anglais ; sans pitié pour son âge et sa mauvaise santé, ils l'ont traîné entre des soldats, baïonnette au canon, jusq'à l'usine électrique ; ils ont pillé plusieurs magasins, entr'autres ceux de l'*Union Commerciale*, de M. Bertrand, de M. Chatelain, de M. Luc Morel... ils ont fait de sérieuses rafles dans certaines caves, notam-

ment à l'hôtel de la *Vieille Bouteille* et à la pharmacie Girardot ; chez M. Varin, chez M. Maximin Lesueur, et peut-être encore ailleurs, ils ont volé chevaux et vaches ; mais n'aurions-nous pas pu avoir à déplorer beaucoup plus ! Ici du moins ils ont respecté les vies humaines, ils n'ont pas, comme ils l'ont fait si souvent ailleurs, assassiné d'innocentes victimes... Ils ne se sont point éclairés à la lueur des incendies... C'est là, certes, une grâce de préservation quasi miraculeuse dont nous ne devons pas manquer de remercier la Providence.

Relativement à l'ambulance, ils se sont montrés, rendons-leur cette justice, d'une parfaite correction. A peine installés ici, ils ont manifesté le désir de voir les blessés, ils ont exprimé leur gratitude pour les soins donnés à leur compatriote... ils ont serré la main de tous les Anglais, en leur souhaitant une prompte guérison.

Quoi qu'il en soit de la modération relative dont ils ont fait preuve à Béthisy, nous ne pourrons jamais oublier le passage de ces tristes visiteurs ! Leur séjour fort heureusement ne fut que de très courte durée et le lendemain matin nous avions la grande joie de les voir s'éloigner. D'autres, hélas ! leur succédèrent bientôt, mais ne firent que traverser le village sans s'y arrêter. Pendant les trois seules journées de mardi, mercredi et jeudi, plus de 130,000 allemands défilèrent dans nos rues !

Le 2 septembre, trois nouveaux blessés nous sont amenés, ce sont : le sergent Clevesl, plaies de douze centimètres de long sur deux, à la région occipitale gauche ; Bowers, poumon traversé par une balle ; Spiers : plaie infectée par une balle dans la région iliaque gauche. Ils ont fait avant de nous arriver une station qui eut pu leur être fort préjudiciable... Blessés la veille, vers six heures du matin, ils étaient tombés au lieu dit « les Huttes », des cultivateurs qui se trouvaient près de là avaient immédiatement averti M. Cheville, fabricant de brosserie à Béthisy, et réclamé son secours. Sans hésiter un instant, l'honorable industriel avait attelé son cheval à une grande charrette et il était venu

donnent au local comme un air de fête. Le bon docteur du reste y tient énormément et se préoccupe beaucoup du côté esthétique : il a raison. La propreté parfaite est assurément la première qualité d'une ambulance bien tenue, mais pourquoi ne pas y ajouter, dans la mesure du possible, ces mille riens coquets et riants qui réjouissent les blessés et les aident à mieux supporter leurs souffrances ?

C'est au milieu de ce travail d'organisation et d'embellissement que nous voyons apparaître tout-à-coup Albin Hampronski, c'est un polonais allemand, court et trapu, portant le brassard d'infirmier : il fait son entrée triomphale dans la cour de l'ambulance sur un délicieux petit cheval anglais ; il affecte l'air bon garçon et un large sourire épanouit sa face enluminée. Je me porte à sa rencontre, il me fait un Kolossal salut militaire ! puis, ouvrant son porte-monnaie, il me montre quelques médailles et me fait comprendre, dans un mauvais jargon accompagné d'une curieuse pantomime, qu'il est catholique et qu'il veut se confesser... C'est là évidemment un excellent désir, mais j'avoue que je demeure sceptique. Cette dévotion qui se manifeste si soudainement à la vue de ma soutane me semble un peu étrange ! J'ai même quelques soupçons en observant de plus près mon personnage, que cette expansion de piété pourrait bien avoir une origine un peu... liquide ! La façon dont il s'empêtre dans ses étriers en voulant mettre pied à terre, sa parole pâteuse et embarrassée ne tardent point à me convaincre que si Albin joint de loin en loin les mains pour la prière, il doit plus souvent lever le coude pour trinquer à la dive bouteille. Pendant toute la durée de l'occupation ennemie du reste, il ira de café en café, de maison en maison, quémander quelques rasades que l'on n'ose pas trop lui refuser... la conséquence de ses tournées c'est qu'au retour il est quelquefois dans une position d'équilibre manifestement instable et que ce fâcheux état lui vaut un jour une bien plaisante aventure. C'était le troisième environ après son arrivée : il veut ce matin là profiter du gai soleil et

s'offrir une heure d'équitation en forêt ; s'aidant d'une pierre et d'un banc il arrive tant bien que mal (plutôt mal que bien) après deux ou trois essais infructueux, à se hisser sur sa monture... Hélas ! Il n'y fait point un long séjour ; la jolie bête, qu'il a probablement volée à l'un de nos alliés, se rend compte des capacités de son nouveau maître : d'une coquette ruade elle le dépose élégamment sur le sol ! puis, débarrassée de son fardeau, elle traverse le parc, franchit la grille et prend sa course vers la forêt... on ne l'a jamais revue ! De ce fait le pauvre Hampronsky s'est trouvé reversé (sans calembourg) dans l'infanterie à laquelle il avait du reste probablement toujours appartenu !

Lors de l'arrivée des Français, il se convertit tout-à-coup et devient d'une sobriété parfaite : la crainte est réellement pour lui le commencement de la sagesse ! Il ne quitte plus la maison et se consacre tout entier à ses fonctions d'infirmier.

C'est à ce titre en effet que dès le premier soir il demande à coucher à l'ambulance : profitant du passage de l'un de ses chefs, il sollicite et obtient la permission de rester quelque temps près de son compatriote Liebrentz il y reste si bien, évitant soigneusement de se montrer lorsqu'il entend défiler des troupes allemandes, qu'il est encore à Béthisy au moment où les ennemis le quittent pour ne plus revenir. Il comprend cependant alors que sa situation n'est plus la même et commence à s'inquiéter de l'avenir : il est marié, père de famille, et la perspective d'une exécution sommaire, s'il retombait aux mains de ses anciens compagnons d'armes, ne le réjouit aucunement. Pour se mettre à l'abri il supplie le docteur Lagelouze de lui permettre de demeurer encore auprès des blessés et promet de leur rendre tous les services qui lui seront demandés. Cédant à un sentiment de pitié, nous nous rendons à son désir, et le voilà officiellement admis dans notre personnel sanitaire. On ne le ménage naturellement pas et les besognes les plus... odoriférantes lui sont habituellement réservées, il s'en acquitte avec une parfaite bonne grâce et

une entière complaisance. Nos malades qui l'ont surnommé "*Guillaume*" ou "*Pain d'épices*" s'en amusent comme d'un jouet, tout en proclamant qu'il est « bon garçon ». Le brave Ali Boudrel, tirailleur algérien, grand coupeur de « cabèches » et fabricant de « chapelets d'Oreilles » l'a tout d'abord regardé d'un œil peu rassurant, mais au bout de quelques jours il l'accueille volontiers et daigne même lui confier le vase intime dont il vient de se servir !

Les meilleures choses hélas ! ont une fin, et notre infirmier d'occasion ne voit pas se réaliser le rêve que sans doute il avait formé, de passer le temps de la guerre en notre agréable compagnie... Une première fois, le 11 septembre, il est appréhendé par un officier de dragons fort peu aimable, il faut l'avouer. Relaché au bout de quelques heures, sur l'intervention du docteur et de M. Bousrez, il revient à son poste et y demeure jusqu'au 1er octobre. A cette époque, l'autorité militaire l'appelle à Villers-Cotterêts, elle étudie son cas et, respectueuse de son brassard de la Croix-Rouge, refuse de le considérer comme un simple prisonnier ; elle prend les mesures nécessaires pour le faire rentrer en Allemagne par la Suisse.

L'arrivée des blessés de M. Cheville et celle d'Albin, ne sont pas les seuls évènements marquants du 2 septembre. Vers midi, un jeune médeçin allemannd entre en coup de vent dans la salle ; il est en proie à une violente colère, et, braquant son revolver sur le docteur : Monsieur, lui dit-il, je cherche mon colonel que des gens du pays ont blessé et peut-être tué. Je veux le retrouver mort ou vivant ! M. Lagelouze lui répond, avec un très grand calme, qu'il n'a aucune connaissance de la chose et qu'en fait de blessé ennemi nous n'avons que Liebrenz, il le conduit au lit de ce dernier. La vue des soins prodigués à son compatriote, et les quelques mots qu'il échange avec lui, ne tardent point à le calmer et l'isracible major se retire presque poliment.

Dans l'après-midi du même jour, nouvelle alerte, occasionnée par une seconde visite du même personnage.

Pénétrant à l'ambulance, il se dirige vers l'endroit où se trouvait le matin la couchette de Liebrenz : comme on vient justement de le changer de place, il ne l'aperçoit plus... son regard se fait méchant et d'une voix irritée il s'écrie : « Mais nous avions ici un blessé de notre nationalité, qu'en avez-vous fait ? » Pour toute réponse on lui montre le ulhan confortablement installé et la figure toute joyeuse. C'est uue douche d'eau froide qui apaise instantanément la fureur du major ! Il se retire après avoir offert des gâteaux à Liebrentz et, je crois, même aux blessés anglais !

Du trois au 10 septembre, calme à peu près complet. nous en profitons pour organiser et perfectionner le fonctionnement de notre œuvre : La tâche est difficile... les choses les plus essentielles : le sel, le sucre, le café, le charbon, les allumettes, le pétrole, se font extrêmement rares et deviennent bientôt introuvables ! Fort heureusement la Providence nous ménage le précieux concours de MM. Beaudequin et Bousrez, conseillers municipaux, au dévouement et à l'heureuse initiative desquels nous ne rendrons jamais assez hommage ! C'est M. Bousrez qui, le 1er septembre, se rend en bicyclette à Verberie pour solliciter des autorités allemandes le laisser-passer qui lui permettra d'assurer le ravitaillement en blé de la population civile de Béthisy et des communes voisines... Pendant le voyage il risque véritablement sa vie et il essuie plusieurs coups de feu aux environs de Saint-Sauveur ! Le danger ne l'arrête pas et il continue vaillamment son chemin. Il rentre le soir, muni du précieux talisman et commence presqu'aussitôt, avec M. Beaudequin, cette longue série de voyages dans lesquels ils se dépensent si généreusement.

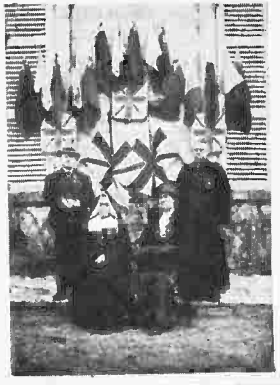
Sans se soucier des périls que leur fait courir la présence de l'ennemi, sans se laisser arrêter par les obstacles de toutes sortes qu'ils rencontrent, ils se mettent en quête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre... Partant aujourd'hui à pied, demain en voiture, exécutant après-demain de fantastiques randonnées vers Senlis, Villers-Cotterêts et Paris, dans l'auto de M. Dher-

villers, conduite par M. Lemoine, ou vers Clermont et Beauvais, dans celle de M. Rochat ; ils vont chercher des secours et solliciter des appuis. Ils savent si bien s'organiser qu'ils arrivent à nous approvisionner des choses les plus nécessaires ! Grâce à eux, nos chers blessés n'ont jamais été privés de nourriture, de chaleur, ni même de tabac !

J'ai cru devoir signaler leur belle conduite dans un double rapport adressé à Monsieur le Sous-Préfet de Senlis et à l'autorité militaire... Je serais heureux d'apprendre que le gouvernement français a su l'apprécier à sa juste valeur, mais je leur en exprime au nom de toute la population mes plus sincères remerciements.

Vers la fin de la première semaine de septembre l'ambulance reçoit deux nouveaux blessés : Le premier est un civil des environs, il habite Duvy et se nomme Leboucq. En traversant les lignes allemandes pour aller chercher l'une de ses parentes, il n'a point obtempéré assez rapidement à l'ordre d'arrêt que lui a intimé une sentinelle, deux coups de revolver lui ont été tirés et les balles sont restées logées dans l'abdomen. Le second blessé est Arthur Lacey, soldat anglais, blessé le 1er septembre par un projectile qui lui a traversé la cuisse, il a été descendu par ses compatriotes vers Béthisy-St-Martin, après qu'on lui eut appliqué un pansement provisoire, voyant qu'il ne pouvait marcher, ses camarades l'ont déposé dans la demeure de M. et Mme Blondeau. C'est évidemment la Providence qui les y a conduits, car il leur eut été impossible de trouver une maison plus charitable et plus hospitalière !

Le jeune Arthur y est accueilli de tout cœur et confortablement installé dans une bonne chambre. Le surlendemain survient tout-à-coup une complication très inattendue... des officiers allemands doivent prendre logement sous le toit qui l'abrite et occuper les chambres voisines de la sienne, que faire ? Comment le sauver du terrible danger qui le menace ?... Les bons samaritains qui l'ont recueilli et ont versé les premiers l'huile et le vin sur ses plaies, ne perdent point un instant leur



sang-froid. Ils estiment que le mieux est de jouer cartes sur table avec les ennemis et de leur avouer bien franchement la présence du blessé... Ils le font si loyalement, ils plaident la cause de leur protégé avec une éloquence si heureuse, qu'ils obtiennent la promesse formelle qu'il ne sera ni fusillé, ni fait prisonnier ! Sur le conseil même des officiers, on décide seulement de lui donner des vêtements civils et de cacher soigneusement son uniforme.

Le voilà donc sauvé et nul ne s'en réjouit plus que ceux qui ont obtenu ce miracle. Hélas ! tout n'est pas terminé et bientôt il faut parer à une nouveau péril ! Quelque jours se passent et la blessure de Lacey ne se cicatrise pas ; le major allemand qui le soigne a jugé bon de lui enlever son pansement et nulle amélioration ne se produit ! Mme Blondeau, inquiète de cette situation, fait alors demander le docteur Lagelouze... Il vient, commence l'examen, mais voici que pendant sa visite arrivent à l'improviste trois cyclistes prussiens, ils aperçoivent la voiture du docteur, interrogent le cocher et, le menaçant de leurs revolvers, le somment d'avouer qu'il y a là un soldat blessé. La situation devient tout-à-fait critique, mais la Providence intervient encore : un évènement dont on ne s'est jamais rendu compte amène tout-à-coup la panique dans le sinistre trio qui s'enfuit sans pousser plus loin ses investigations ! Lacey est encore une fois délivré ! Mais en dépit du vieux proverbe qui dit : « Jamais deux sans trois », le docteur estime qu'il serait souverainement imprudent de tenter une troisième expérience ; il insiste fortement pour que l'heureux rescapé soit conduit au plus tôt à l'ambulance des Missionnaires. Là du moins il sera officiellement protégé par le pavillon de la Croix-Rouge.

Durant toutes ces premières journées de septembre le canon gronde sans discontinuer et la bataille fait rage autour de nous ! Où se passe-t-elle ? Quelle en est l'issue ? Nous l'ignorons ! Nous vivons en marge du monde !... Que le temps semble long en ces heures où se jouent les destinées de la Patrie !

Le 8 septembre, jour de la Nativité de la très Sainte Vierge, je célèbre la Messe à la Grotte. J'avais l'intention d'adresser quelques mots aux assistants, mais l'émotion qui m'étreint, en entendant le tonnerre de l'artillerie, est tellement intense que les mots s'arrêtent dans ma gorge ! Nos pauvres Noyonnais, incapables de surmonter plus longtemps leur inquiétude, nous quittent ce matin là vers 10 heures, pour essayer de rejoindre leurs foyers par la route de Compiègne.

Le mercredi 9 nous réserve une grande joie ! Au début de l'après-midi nous arrivent cinq dragons français venant de Saint-Sauveur... Ah ! cette émotion de revoir l'uniforme français après avoir vécu plus d'une semaine au milieu des ennemis, ceux-là seuls peuvent la comprendre qui l'ont ressentie ! elle est douce comme l'Alleluia que chante l'Eglise au matin du samedi saint ! Elle fait rentrer à pleines voiles l'espérance dans le cœur attristé.

Le réveil du 9 septembre s'opère dans un calme complet et cela nous semble délicieux ! La sinistre musique du canon va-t-elle enfin cesser pour nous ? Hélas ! Notre joie n'est pas de longue durée ! Vers 9 heures le bruit lugubre retentit de nouveau... cette fois ce n'est pas seulement l'explosion des obus que nous percevons, nous entendons très distinctement le crépitement de la fusillade, un nouveau combat se livre évidemment non loin de nous, probablement dans la plaine de Champlieu. Le matinée se passe dans l'angoisse et l'inquiétude. Le silence cependant se rétablit peu à peu, et de 11 heures à 2 heures quelques coups espacés et bien lointains viennent seuls frapper nos oreilles.

Le temps est splendide ! Un certain nombre de nos Anglais en profitent pour faire leur première sortie... ils viennent respirer le bon air du parc, admirer le château et... caresser le raisin de nos vignes.

Vers le milieu de l'après-midi, on m'avertit tout-à-coup qu'une voiture remplie de blessés descend le chemin de Compiègne et se dirige vers la maison, ce n'est que

trop vrai, et notre chiffre de malades va subitement grossir d'une façon inquiétante.

C'est le cher docteur qui nous amène ce renfort au retour d'une tournée à Vaucelles, Néry, Vérines et Roquemont : « Au moment de son départ, nous dit Madame Lagelouze à laquelle nous devons le récit détaillé de cette journée, au moment de son départ, le docteur me demande de l'accompagner ; la voiture dans laquelle nous prenons place est basse et commode, c'est un petit panier arborant le pavillon de la Croix-Rouge.

Nous nous dirigeons d'abord vers Néry. A la sucrerie le fils du concierge nous apprend la mort de sa mère, pauvre femme, atteinte le premier septembre par une balle prussienne ! Près de Vérines nous apercevons à l'extrémité d'une longue perche une croix rouge sur fond bleu. Que peut signifier cet étendard ? Nous descendons et nous nous trouvons en présence de 25 sous-officiers ou soldats, plus ou moins grièvement blessés ; ces malheureux sont affaiblis, démoralisés ! ils se sont battus les uns à Ivors, les autres à Champlieu, et n'ont rien mangé depuis deux ou trois jours ! A l'issue du combat on les a relevés, étendus sur des bottes de paille et placés dans de grandes charrettes qui devaient suivre les voitures régimentaires. Les cahots auxquels ils sont exposés les font tellement souffrir que le major doit renoncer à ce mode de transport. Il les dépose provisoirement dans une ferme, en leur promettant de venir les reprendre bientôt ! Quatre artilleurs et un dragon, plus gravement atteints et fort inquiets du sort qui leur est réservé, nous sont également signalés dans le village.

Emu de pitié en face de cette triste situation, le docteur rassure et encourage tout le monde ! Au réconfort moral qu'elle leur prodigue aussi par ses bonnes paroles, Madame Lagelouze ajoute le réconfort matériel, suppléant à l'apathie ou à la mauvaise volonté des propriétaires de l'immeuble ; elle allume elle-même le feu, se fait chef de popote et prépare le repas de ces pauvres

abandonnés ! Il est convenu que pendant leur déjeuner le docteur continuera sa tournée jusqu'à Rocquemont et qu'il reviendra ensuite pour régler leur situation et leur assurer les soins dont ils ont besoin.

Une heure s'est à peine écoulée qu'il est déjà de retour. Hélas ! les blessés ne sont plus là ! On les a hissés sur des véhicules d'occasion et envoyés à la recherche d'un convoi sanitaire qu'ils doivent rejoindre à un point indiqué. On a seulement laissé les artilleurs et le dragon incapables d'être traînés à travers champs dans des conditions aussi déplorables.

Navré de ne plus retrouver qu'une partie de ses nouveaux protégés le médeçin veut au moins sauver ceux qui sont restés : il confie le dragon à Mme Lagelouze et se charge des artilleurs.

Le petit convoi se dirige alors vers Béthisy : sur la route les voyageurs ont tout-à-coup la surprise de rencontrer les blessés dont ils regrettaient si fort la disparition. Ces malheureux s'étaient bien rendus au rendez-vous fixé au chemin de Hulleux, mais n'y avaient point trouvé l'ambulance promise. On devine leur désolation en se voyant une seconde fois abandonnés et sans abri ! Mais on comprend aussi leur joie en reconnaissant leur cher visiteur du matin ! Cette fois ils ne veulent plus s'éloigner et bientôt on me signale l'arrivée de ce nouveau contingent sur lequel nous ne comptions aucunement.

Ce n'est point une mince besogne de les installer, d'autant plus qu'un certain nombre d'éclopés, appartenant aux troupes cantonnées à Béthisy, viennent grossir leur effectif et nous demandent asile.

Notre salle même complêtement remplie, ne peut suffire et il faut créer une annexe dans les locaux de l'école des garçons. L'admirable population de Béthisy le devine et nous donne une seconde preuve de son inlassable charité ! En quelques heures elle nous fournit les couchettes, les matelas, le linge dont nous avons besoin pour tout organiser !

Cette double installation complique singulièrement le

service ; elle restera nécessaire pendant plus de deux semaines et à certains jours, le 14 septembre par exemple, nous aurons simultanément plus de soixante-dix blessés ou malades ! Elle constitue de plus pour nous une lourde charge financière puisque nous devons supporter toutes les dépenses et subvenir à tous les frais. Il en sera du reste de même pendant toute la durée de l'ambulance. Notre œuvre sera au vrai sens du mot un hôpital militaire, mais sans y jamais bénéficier des avantages que lui assurerait une reconnaissance officielle, nous ne récriminons aucunement contre les fatigues et les sacrifices que nous a imposés cette situation. Nous les avons acceptés joyeusement, mais nous tenons à faire cette remarque afin de bien établir que la commune de Béthisy et la maison des Missionnaires ont largement payé leur tribut de patriotique dévouement.

Il est temps si nous voulons bien connaître la vie de nos chers soldats à l'ambulance, de les suivre pas à pas comme nous l'avons fait pour les enfants, aux différentes heures de la journée.

A cinq heures, Mme Luc Caron, dont le dévouement fut réellement au-dessus de tout éloge, pénètre dans la salle et commence le nettoyage le plus silencieusement possible ; le carrelage est soigneusement balayé, lavé, passé au désinfectant, puis enfin essuyé. La cuisine est mise en ordre, le feu est allumé. A six heures : premier service. La bonne odeur du « jus » vient agréablement chatouiller les narines des dormeurs qui s'éveillent l'un après l'autre, une tasse de café bien chaud les met immédiatement en belle humeur et les conversations commencent.

A huit heures, petit déjeuner : comme dans les grands hôtels, ces Messieurs peuvent commander au choix thé, lait, café ou chocolat ; à certains jours ils ont même le luxe de tartines beurrées ! La question du lait eût été bien souvent embarrassante pour nous si Mme Rabbé, de Vaucelles, n'était venue chaque matin à notre secours en nous envoyant par l'aimable intermédiaire de Mlle

Julienne Brulé, la plus grande partie de notre provision. Que l'excellente donatrice et la gracieuse commissionnaire recoivent ici nos bien sincères remerciements.

Après les soins de l'intérieur, on songe à ceux de l'extérieur. Le repas du matin est suivi de la toilette, et l'on peut dire que pour tous, mais plus particulièrement pour nos bons amis les Anglais, c'est l'un des moments les plus importants de la journée ! On apporte à chaque malade ce qui lui est nécessaire et les ablutions commencent, égayées de mille plaisanteries joyeuses ; on se passe fraternellement rasoirs et blaireaux et la ceinture attachée au pied du lit fournit à chacun un cuir de toute première qualité !

Nos pensionnaires sont maintenant frais et dispos pour la visite médicale qui a lieu d'ordinaire vers neuf heures. Le docteur en entrant dans la salle y jette le coup d'œil du maître et ne se gène point pour gronder aimablement si l'on se montre trop bruyant, si l'ordre ne règne pas partout, si les visiteurs sont trop nombreux. Il fait ensuite le tour des lits, consulte, s'il y a lieu, le graphique de la fièvre, vérifie les pansements, examine les plaies, rédige son ordonnance et se retire laissant à chacun une bonne parole d'encouragement.

C'est maintenant à la chère Sœur Benoit d'entrer en scène pour exécuter les prescriptions de la Faculté, ou pour suppléer à ce qui a pu être omis ; elle y apporte une habileté, une science et une douceur qui font l'admiration des blessés. Elle est aidée dans cette tâche par M^me^ Lagelouze et par M^lle^ Juliette Caron, vraies sœurs de charité au costume laïque : alertes, infatigables, gaies et réconfortantes comme les filles de Saint Vincent de Paul. Les plus gravement atteints de nos chers hôtes les voient s'approcher sans crainte, sachant par avance que, grâce à elles, les souffrances inévitables seront réduites à leur minimum et qu'un bon sourire et un mot affectueux les aideront encore à les supporter ! Que le bon Dieu rende à nos infirmières si dévouées tout le bien qu'elle ont fait autour d'elles ! il est dit dans l'Evangile « qu'un verre d'eau donné à un

pauvre ne restera pas sans récompense ». Que dire de toutes les consolations apportées, de tous les soulagements procurés aux victimes d'une cause si juste et si sainte !

Vers onze heures et demie, le travail sanitaire est terminé et l'on songe au grand déjeuner. Nous avons pu établir deux cuisines distinctes : l'une est installée dans l'annexe de notre grande salle, sous la direction de Mme Luc Caron, pour les hospitalisés de la mairie ; l'autre confiée à notre bonne Léonie, est à la maison des Missionnaires et entretient les blessés soignés dans la propriété.

Le service des repas est principalement fait par Mme Moulin de Verberie, qui nous a déjà rendu tant de services auprès des enfants, et par Mlle Colombe Fagnet, dont tous apprécient la complaisance et l'affabilité. Bien souvent mille et mille douceurs viennent s'ajouter aux aliments substanciels que nous offrons à nos invités. Ce sont les fruits variés offerts par d'aimables visiteurs : c'est le raisin digne de la terre promise et les pêches veloutées que M. Gressier nous apporte presque chaque jour ; ce sont les gâteaux et les crêmes confectionnés par les Dames Blondeau ; c'est le bon vin, c'est le punch réchauffant de M. Varin, de M. Bruyant et de tant d'autres amis inconnus !

Quand les estomacs sont bien remplis, les conversations se ralentissent peu à peu... les yeux se ferment et chacun se laisse aller aux douceurs de la sieste. Nos infirmières vont alors à leur tour prendre quelque nourriture et un peu de repos qu'elles ont certes bien mérité. Pendant ce temps j'assure ordinairement, avec un de nos séminaristes le service de la salle jusque vers deux heures et demie.

J'aime à me trouver au milieu de mes chers malades dans le demi-silence que troublent seulement les appels discrets ou les plaintes douloureuses de quelques blessés ; à certains jours viennent s'y mêler les sourds grondements du canon. Nos pensionnaires sont généralement très calmes à cette heure et ne réclament de nous que

quelques soins ou services indispensables : seul le lieutenant Hill exige pendant plusieurs semaines une surveillance perpétuelle. Il est presque constamment dans une agitation extrême, en proie à des contractions nerveuses qui font mal à voir : il faut alors lui tenir fortement la machoire inférieure pour l'empêcher de se mordre la langue, car cet accident pourrait amener un étouffement ; il faut de plus à tout instant ramener sur lui la couverture et le drap qu'il rejette constamment.

Lorsque le travail de la digestion est à peu près terminé les langues se délient de nouveau et la salle reprend son animation ! Les plus vaillants se lèvent et vont faire une promenade dans le parc ; parmi ceux qui restent, les uns lisent les revues ou livres que nous ont obligeamment prêtés M. Ferry, M. Cheville, Mlles Brûlé, M. Cagnard ; les autres jouent aux cartes.

A quatre heures, goûter : thé pour Messieurs les Anglais, confitures et fruits pour les autres, puis continuation des causeries ou des jeux.

A six heures et demie : cinquième... et dernier repas de la journée auquel on fait toujours très grand honneur ! On se souhaite ensuite le bonsoir et « la consigne est de ronfler ». Nos grands enfants peuvent le faire en toute sécurité, car ils ne seront pas seuls la nuit, et au premier signal des mains charitables s'empresseront de leur apporter ce qui pourrait leur être nécessaire, de leur donner les soins dont ils pourraient avoir besoin.

Dès le début nous avons en effet organisé une équipe de veilleurs de nuit qui viennent prendre chaque soir leur service et ne se retirent qu'à six heures du matin. Ce sont : MM. Moulin, Snowaert (Eugène), Legros (Anselme), Didelet (Auguste), Paillet, Meunier, Picard (Ernest), Regnault (Alphonse), Hazard (Désiré), Legros (Alexandre), Lamster, Dhervillers.

Quelle reconnaissance ne devons nous pas à ces vaillants qui, malgré les fatigues de la journée déjà si remplie, sacrifient généreusement leur repos de la nuit ! Je ne trouve point d'expressions assez fortes, assez éloquentes, pour leur offrir ma respectueuse gratitude et pour leur

dire le souvenir ému que je garderai toujours de leur beau dévouement.

Puisque je parle de dévouement, qu'il me soit permis de signaler aussi celui de Mme Désiré Hazard ; cette excellente femme qui se chargea pendant le mois d'août de la cuisine de nos garçons, changea de fonction lors de l'arrivée de nos chers blessés et accepta de laver tout le linge nécessaire au service de l'ambulance, ce fut constamment, mais plus particulièrement à certains jours, une rude et rebutante besogne ! Jamais une plainte ne s'est échappée des lèvres de Mme Hazard en face de ce labeur écrasant, toujours accompli avec une merveilleuse ponctualité.

C'est le lundi 14 septembre que s'opère le premier départ de nos blessés. Nous sommes heureux du soulagement qu'il nous apporte car le service des deux salles est devenu trop lourd pour le personnel ; nous regrettons cependant de voir s'éloigner ces malheureux auxquels nous nous sentions déjà fort attachés.

Un ordre de Crépy arrive vers deux heures de l'après-midi, enjoignant au Maire de faire évacuer tous nos blessés sur Crépy. M. Mahuet met à notre disposition, comme il l'a fait si obligeamment en maintes circonstances, ses chevaux et voitures.

Le docteur s'oppose complètement à l'évacuation générale qui serait, dit-il, un acte de folie ! Il signe cependant la feuille de sortie de dix-sept malades au nombre desquels nos Anglais. Nous conservons toutefois le lieutenant Hill et Spiers que nous ne jugeons pas assez rétablis pour affronter les fatigues du voyage.

Le soir du même jour, à huit heures, arrivée successive de deux équipes d'infirmières parisiennes. Ces dames dont j'admire le dévouement, mais dont le tact en la circonstance a laissé quelque peu à désirer, ont été prévenues, paraît-il, que plus de 200 malades sont en souffrance, abandonnés et sans soins. Elles viennent recueillir ces malheureux et les transporter dans un de leurs hôpitaux encore vides ! Nous les recevons poliment, mais plutôt froidement, et nous leur faisons

remarquer que nous n'avons point attendu leur visite pour assurer à nos chers malades tous les soins nécessaires. Nos hôtes se trouvent fort bien avec nous et la meilleure preuve, c'est la syncope diplomatique de deux d'entre eux lorsqu'on leur parle d'un prochain départ.

Nous prenons cependant en pitié l'air un peu déconfit de ces pauvres infirmières, qui me semblent surtout viser à l'effet, et nous leur permettons d'emmener six de nos pensionnaires. Grâce à ces évacuations, il est maintenant possible de ramener tous les éclopés de la Mairie à la salle St-Joseph, ce qui simplifie singulièremeut le service. Du 14 au 25 septembre, les vides qui se produisent presque chaque jour sont aussitôt comblés par de nouvelles arrivées, et nous avons toujours une moyenne de quinze à vingt lits occupés.

Nous accueillons ainsi des zouaves, des algériens, des marocains, nous soignons pendant quelque temps un civil d'Orrouy, atteint d'une balle allemande au moment où il aidait à relever les blessés ; il a le bras fracassé et porte une plaie affreuse ! L'amputation ayant été jugée nécessaire, cet infortuné est dirigé sur Compiègne.

Le 27 septembre, une automobile de grand luxe nous arrive à l'improviste. C'est une dame de l'aristocratie anglaise qui vient, accompagnée d'un docteur et d'un domestique, chercher le lieutenant Hill. Nous regrettons sincèrement son départ car nous nous étions tous profondément attachés à lui : Il revient de si loin ! Nous nous réjouissions chaque matin en constatant les progrès de sa guérison, elle est loin d'être complète sans doute, mais le jeune officier est maintenant hors de danger. Il commence à articuler quelques monosyllabes et à faire quelques mouvements, l'appétit et le sommeil sont revenus, et l'état général est très satisfaisant. Quelle joie pour sa pauvre mère de le revoir ! Elle l'a cru mort, parait-il, et a même pris le deuil !

Le lieutenant Hill vient à peine de nous quitter que la Providence nous ménage une très grande joie que je tiens à mentionner ici :

Un sergent d'infanterie se présente à la cuisine des

Missionnaires et demande si l'on pourrait lui donner asile pour quelques heures. Notre dévouée cuisinière hésite un instant et m'amène le visiteur : elle n'a point reconnu l'un de mes chers missionnaires, le bon abbé Delamotte ! Il est cantonné à Duvy et a profité de trois ou quatre heures de liberté pour accourir jusqu'ici. Il a suivi toute la campagne et a vu plus d'une fois la mort de près ! Comme il lui semble bon, après tant de fatigues et tant de souffrances, de se retrouver un instant chez lui, dans le calme, le repos ! S'il est heureux nous le sommes encore beaucoup plus que lui, et cette visite est vraiment pour nous un doux rayon de soleil. Elle est malheureusement bien courte, puisqu'aussitôt après le déjeuner il faut se séparer de nouveau ! Mon cœur se serre en le voyant partir et c'est de toute mon âme que je demande au bon Dieu de nous ramener bientôt ce confrère tant aimé.

Le douloureux mois de septembre se termine enfin ! Comme il nous a semblé long avec toutes ses journées angoissées, avec cette sinistre musique du canon qui n'a pas cessé de gronder.

Paul Bourget dans un de ses ouvrages dit : « que les secondes semblent des années quand on attend, et que les années paraissent des secondes quand on se souvient ». Rien n'est plus vrai ! En repassant tous ces évènements après une année écoulée nous nous étonnons de la rapidité avec laquelle les choses se sont succédées, mais que les heures nous paraissaient longues lorsque nous attendions l'éloignement de l'ennemi !

Octobre commence par une période de froid assez vif, on ne peut plus songer à laisser les huit malades qui nous restent dans la grande salle dépourvue de tout moyen de chauffage : on décide donc de les amener dans le grand salon du château où ils seront beaucoup plus confortablement installés.

C'est dans ce nouveau local que la mort vient nous arracher une victime, la seule, grâce à Dieu, sur les quatre-vingt-douze soldats que nous avons hospitalisés. Eugène Heuzé, du 7e d'artillerie, succomba le 23 octobre

à une attaque de fièvre typhoïde. Il a été soigné avec un admirable dévouement et l'on a rien épargné pour le sauver ; mais tous les remèdes, les bains froids, les médicaments prescrits par le docteur, sont demeurés inutiles et n'ont pu enrayer le mal.

Ses obsèques ont été l'objet d'une grandiose et touchante manifestation de la part de la population Béthisyenne. Il dort son dernier sommeil dans le cimetière de la paroisse, à l'ombre des drapeaux alliés, dont les plis soyeux caressent la croix placée sur la tombe. Des mains pieuses entretiennent cette tombe avec un soin jaloux, elles y renouvellent les fleurs qui se flétrissent, et l'on y voit souvent agenouillées une épouse en larmes, une mère désolée, qui viennent prier et pleurer près de cette glorieuse dépouille de soldat, en pensant à leurs chers absents où, hélas, à leurs regrettés disparus !

Le décès du pauvre Heuzé est le dernier évènement important que nous ayons à relater dans la courte histoire de l'ambulance improvisée à la maison des Missionnaires.

Quelques jours plus tard, en effet, le docteur Lagelouze signait la feuille d'évacuation des cinq ou six malades encore abrités sous notre toit, et notre vieille maison reprenait sa physionomie d'autrefois.

Il ne nous reste pour terminer notre tâche qu'à mentionner en quelques lignes les trop flatteuses distinctions qu'ont valu à quelques habitants de Béthisy les soins prodigués à nos chers soldats. Ces récompenses nous ne les avons certes pas ambitionnées et, pour ce qui nous regarde, nous les eussions certainement passées sous silence si elles ne s'étaient adressées qu'à notre humble personne, mais nous en avons conscience et nous tenons à le dire bien haut, le double témoignage que nous ont rendu le gouvernement anglais et l'armée française ne s'applique point seulement à quelques personnalités placées en évidence par la force des choses ou le hasard des évènements, il s'applique à tous ceux qui, de près ou de loin, ont contribué au bien et au service de l'ambulance, il s'applique en un mot à tous les

chers habitants de Béthisy, qui n'ont fait en ces tragiques circonstances qu'un cœur et qu'une âme ! C'est à ce titre, et pour le faire rejaillir sur tous, que nous parlerons de l'honneur fait à quelques uns.

Le 21 février, son Altesse Royale le Prince de Galles venait à Béthisy remettre au nom de son Auguste Père, les insignes de l'Ordre de l'Hôpital de Saint-Jean de Jérusalem, en Angleterre, au Docteur Lagelouze, à Sœur Benoit, à Mademoiselle Juliette Caron, et à l'auteur de ce simple mémoire.

Le 23 octobre 1915, le Général Delarue, Directeur des étapes et des services d'une Armée, adressait à la Mairie la lettre suivante :

Monsieur le Maire,

Il a été porté à ma connaissance qu'au cours des combats dont les territoires des communes de Béthisy, Vaucelles et Néry, ont été le théâtre, le 1er septembre 1914, entre les forces allemandes et nos alliés britanniques, une ambulance a été improvisée presque sous le feu de l'ennemi, à Béthisy, dans la maison des Missionnaires, grâce au concours dévoué de la population de cette commune.

Les rapports qui m'ont été faits signalent comme particulièrement méritoire la conduite de

MM. les Conseillers Municipaux :
LUC (Raphaël),
BOUSEREZ,
BEAUDEQUIN ;

M. l'Abbé BEZARD ;

M. le Docteur LAGELOUZE ;

Sœur BENOIT de l'Ordre de la Miséricorde ;

Mlle Juliette CARON.

Tous se sont multipliés en ces jours tragiques, par leur initiative, leur courage et leur généreux dévouement

dans les soins donnés à nos blessés et à ceux de nos alliés, ils se sont acquis des droits à la gratitude du pays.

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien leur transmettre mes félicitations personnelles pour la belle conduite dont ils ont fait preuve et qui honore grandement toute la commune de Béthisy.

Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'assurance de ma considération très distinguée.

Signé : DELARUE.

Cette lettre, qui nous apporte le merci de la France par la voix de l'un des chefs de notre glorieuse Armée, est bien pour tous la plus belle et la plus douce des récompenses. Personnellement elle nous sera doublement chère, à nous qui avons eu l'insigne honneur de posséder sous notre toit, pendant près de six semaines, le vaillant Général Delarue, et d'apprécier avec son admirable bravoure son exquise urbanité.

Nous avons au cours de ces quelques pages cité bien des noms, combien d'autres nous faudrait-il ajouter si nous voulions mentionner tous ceux qui ont des droits à notre gratitude. C'est d'abord le vénérable pasteur de la paroisse dont nos malades savouraient l'excellente bière, mais goutaient bien plus encore les affectueux encouragements. C'est le bon M. Fruitien qui nous fut si secourable dans le pansement des blessés.

Ce sont : M^me^ et M^lles^ Ferry, qui nous fournirent du linge, des livres, et comblèrent de mille gâteries nos chers pensionnaires.

C'est encore M^me^ Girardot qui consentit à tant de sacrifices et se donna tant de peine pour nous approvisionner des médicaments et produits pharmaceutiques nécessaires.

Ce sont MM. Ferry, de Seroux, Neveu, qui vouluren, contribuer aux charges de l'œuvre en nous remettant les deux premiers, une somme de cinquante francs, et le dernier une somme de vingt francs. A tous ceux-là,

comme à tous nos bienfaiteurs connus et inconnus, j'adresse une dernière fois l'hommage de ma profonde gratitude.

Et maintenant notre modeste rôle d'historien est fini, mais nous nous souvenons que nous somme prêtre et c'est en nous tournant du côté de Dieu que nous voulons déposer notre plume.

Dieu, dont la souveraine Sagesse a conduit les hommes et les évênements, dont l'infinie Justice ne laisse point sans récompense le moindre service rendu à l'un de nos frères, dont la paternelle Bonté ne saurait abandonner ceux qui le prient avec confiance.

Qu'il soit à jamais béni de la protection toute particulière dont il nous a entourés durant ces mois inoubliables d'août et de septembre 1914 !

Qu'il acquitte lui-même notre dette en comblant de ses faveurs ceux qui furent près de nous les messagers de sa Providence !

Qu'il garde et protège les excellents habitants de Béthisy, qu'il reforme bientôt la chère famille des Missionnaires, dont la seule ambition est de travailler à sa gloire et au salut des âmes.

Qu'il prenne enfin en pitié notre chère Patrie et lui accorde bientôt une paix durable après une éclatante victoire !

CHAPITRE QUATRIÈME

LISTE DES BLESSÉS & MALADES

HOSPITALISÉS A L'AMBULANCE

LISTE DES BLESSÉS ET MALADES

soignés à l'Ambulance provisoire de Béthisy-Saint-Pierre

	NOMS	PRÉNOMS	RÉGIMENTS	Nationalité	DIAGNOSTICS
1	MITRAY	L. S. Smith	2e D.G. Alderschot	Anglais	Plaies infectées par balle, entrée narrine droite, sortie narrine gauche, plaie contuse de la joue gauche.
2	HAUWKEY	L. Caporal	5e id.	id.	Plaies par balle entrée face externe cuisse gauche, sortie face interne.
3	JONES	I. Private	1er id.	id.	Plaies du genou droit, balle ayant traversé l'articulation.
4	CROWE	D. J. Private	5e id.	id.	Plaies par balle ayant traversé la cuisse droite.
5	PARSONS	G.	5e id.	id.	Plaies par balle entrée au thorax, sortie région deltoïdienne gauche.
6	CLEANS	J. Sargent	Hamts, Clochester, Essen	id.	Plaie contuse oblique région occipitale gauche, longueur 13 cent., largeur 2 cent. 5, plaie du bord de l'oreille gauche.
7	BOWERS	J. Private	id.	id.	Plaies par balle intéressant le poumon, entrée et sortie, Hémopthisie.
8	LACEY	A. Private	Hampshire Clochester	id.	Plaies contuses par arme à feu, cuisse gauche, balle entrée et sortie.
9	SPIERS	H. Private	id.	id.	Plaie infectée par balle région iliaque gauche, extraction de la balle au pli de l'aine.
10	HILL'S, lieutt	Moriss	5e Dragons Guards	id.	Plaie contuse oblique du cuir chevelu, fracture du pariétal gauche, perte de substance cérébrale. Coma-aphasie. Hémiplégie droite.
11	PROCH	Antoine	15e Chasseurs	Français	Plaies par balle. Entrée et sortie cuisse gauche.
12	DORN	Georges	29e Dragons	id.	— — — épaule gauche.
13	CHERIOUX	René	id.	id.	— — — épaule droite.
14	LEROUX	Joseph	22e Dragons	id.	Fracture de l'extrémité inférieure du radius droit.
15	BONNOT	J.-Baptiste	15e Chasseurs	id.	Entorse du poignet gauche.
16	COLOMBIN	Gustave	5e Chasseurs	id.	Plaie par balle entrée éminence thénar, sortie à la pulpe du pouce gauche.
17	JEGO	Jean	15e Chasseurs	id.	Plaie par balle à la jambe gauche.
18	GAUTIER	Adrien	5e Chasseurs	id.	Plaie par balle au-dessus de l'articulation du coude gauche.
19	BRAY	Aimé	5e Chasseurs	id.	Plaies par balle à la main gauche.
20	COCHONNEAU	Emilien	id.	id.	Plaies par balle au talon droit.
21	BILLY	François	id.	id.	Contusions côté gauche et jambe gauche.
22	LABLOT	Charles	id.	id.	Luxation de l'épaule droite.
23	GARNIER	Adrien	124e de ligne	id.	Contusions du thorax à gauche.
24	ROUSSEAU	Alphonse	324e de ligne	id.	Rhumatisme articulaire aigü.
25	TROPÉE	François	124e de ligne	id.	id. id.
26	FOURNIER	François	id.	id.	id. id.

	NOMS	PRÉNOMS	RÉGIMENTS	Nationalité	DIAGNOSTICS
27	RIGOLLOT	Jules	9e Dragons	Français	Varices.
28	LANGLOIS	Alexandre	26e Gr. Cycliste	id.	Courbature et fièvre.
29	DEBUISSON	Julien	22e Dragons	id.	id. id.
30	BENARD	Charles	16e Dragons	id.	id. id.
31	TENAISIE	Gabriel	St, 1er Gr. Cycliste	id.	Gastro-entérite.
32	DUFFORT	Lucien	29e Dragons	id.	Contusions à la hanche droite.
33	CARON	Palmyre	id.	id.	Plaies des pieds.
34	BEX	Albert	id.	id.	Fortes contusions de la jambe droite.
35	IRTE	Emile	124e de ligne	id.	Embarras gastrique fébrile.
36	VULPEAU	Marcel	130e de ligne	id.	Angine.
37	NOUHAUD	Pierre	id.	id.	Abcès à la jambe gauche.
38	BÉTON	Joseph	158e de ligne	id.	Rhumatisme articulaire aigü.
39	BOUTTIER	Edouard	130e de ligne	id.	id. id.
40	BESNARD	Joseph	id.	id.	Entorse de l'articulation.
41	ANDRÉ	Séraphin	258e de ligne	id.	Entorse du pied gauche.
42	HALLIER	Alphonse	29e Dragons	id.	Contusions de l'épaule droite. Plaies du front avec corps étrangers multiples région pariétale gauche.
				id.	
43	TOUTRI	Florent	61e d'Artillerie	id.	Balle dans la cuisse gauche. Débris d'obus dans l'épaule gauche.
44	NOLLEZ	René	15e Chasseurs	id.	Plaie par balle dans la cuisse gauche, pas d'orifice de sortie.
45	CHAUFFERT	Paul	id.	id.	Plaie du scrotum. Hernie du testicule.
46	SIBELLE	Louis	22e Dragons	id.	Balle dans le bras gauche.
47	BOCHER	Joseph	15e Chasseurs	id.	Balle dans la région occipitale.
48	JACOBY	Paul	61e d'Artillerie	id.	Plaie de la tempe. Balle dans la jambe gauche.
49	PROBY	René	22e Dragons	id.	Balle dans la cuisse gauche.
50	FABRY	Maréchal d. logis	29e Dragons	id.	Plaies par balle, entrée et sortie bras gauche au-dessus du coude.
51	GUILLOT	Albert	5e Dragons	id.	Plaies par arme à feu, balle entrée et sortie fesse droite.
52	BALAZOT	Joseph	29e Dragons	id.	Plaies contuses jambe droite ; contusions de la région lombaire.
				id.	
53	LARROYER	Pierre	324e de ligne	id.	Bronchite et fièvre.
54	CAMILLE	Mathieu	5e Chasseurs	id.	Plaies par arme à feu entrée et sortie cuisse gauche.
55	BOUILLON	Robert	29e dragons	id.	Contusions orchites.
56	PICARD	F.	id.	id.	Fortes contusions du côté gauche et de la jambe droite.
57	VIALLE	Théodore	2e Zouaves	id.	Embarras gastrique fébrile. Vomissements, constipation.
58	PIÉBOUT	Emile	130e d'Infanterie	id.	Pneumonie du sommet hypertermie.
59	ARNOULT	Auguste	22e Dragons	id.	Furonculose.
60	THOMAS	Charlot	61e d'Artillerie	id.	Plaie infectée cuisse droite, extraction d'un éclat d'obus.

	NOMS	PRÉNOMS	RÉGIMENTS	Nationalité	DIAGNOSTICS
61	LEBOUCQ	Gaston	de Duvy	Français	Plaies contuses de la région lombaire par deux balles de revolver restées dans l'abdomen.
62	BAHUT	Martial	d'Orrouy	id.	Plaie par arme à feu ouvrant l'articulation du coude. Evacué à Compiègne pour l'amputation.
63	Dr CORDIER	Armand	Major, 13e d'Infantie	id.	Dyssenterie.
64	BOULARD	Joseph	41e de ligne	id.	Entorse du pied gauche.
65	JAMIN	J.-Baptiste	id.	id.	Embarras gastrique fébrile.
66	GIBAULT	Julien	7e d'Artillerie	id.	Ecrasement du pied gauche.
67	VIGNAIS	Emile	id.	id.	Embarras gastrique fébrile.
68	BARBIER	Pierre		id.	Rhumatisme articulaire aigü.
69	PORTIER	Lucien	4e Train des équip.	id.	Embarras gastrique fébrile. Furonculade.
70	LOROZI	Mohamed	Tillailleur marocain	id.	Bronchite et fièvre.
71	AMDEL	Oman	id. algérien	id.	Bronchite. Embarras gastrique fébrile.
72	BOUDREL	Ali	id.	id.	Phlébite variqueuse.
73	VERMELEN	Eugène	1er Génie	id.	Arthrite du genou droit.
74	LETOURNEUR	Pierre	136e de ligne	id.	Dyssenterie.
75	LENOBLE	Henri	26e Dragons	id.	Angine.
76	GRÉVIN	Valéry	22e Dragons	id.	Fracture de la base du crâne. Fracture du maxillaire droit supérieur. Orifice d'entrée d'une balle joue, sortie derrière l'oreille.
77	DUMONT	Maurice	61e d'Artillerie	id.	Plaie par arme à feu, orifice d'entrée région trochant droit, corps étranger révélé par la radiographie à la pointe du cœur.
78	DELESCLUSE	Henri	id.	id.	Plaie par arme à feu, cuisse droite. Echymose du scrotum. Extraction du projectile dans la verge.
79	HEMAN	Philippe	18e Génie auxiliaire	id.	Entorse du pied gauche.
80	HEUZÉ	Eugène	7e d'Artillerie	id.	Fièvre continue, fièvre typhoïde. décédé le 23 octobre 1914.
81	BÉCHAUD	Pierre	5e Chasseurs	id.	
82	GUÉRIN	Louis	22e Dragons	id.	
83	de BUISSE	Julien	id.	id.	
84	TAVERNIER	Marcel	5e Chasseurs	id.	Entrés fiévreux et courbaturés à l'ambulance, ainsi que les deux précédents, le 10 septembre 1914, en sont partis le surlendemain samedi 12 septembre, suivant le régiment de dragons qui avait bivouaqué dans le village dans la soirée et la nuit précédente.
85	POPIN	Charles	id.	id.	
86	HUCH	Alfred	id.	id.	
87	VERNES	Henri	id.	id.	
88	DURASSIEN	Marcel	id.	id.	
89	CASTOT	Georges	id.	id.	
90	GERBOROUX	Marcel	id.	id.	
91	FROMOLT	Jean	id.	id.	
92	LIEBRENZ	Gustav	9e Uhlan	Allemand	Fracture ouverte jambe droite. Extraction d'une balle. Extraction d'un débris de chemise de balle en nickel. Pose d'un plâtre.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I — Pages

Le Comité de Secours.

PREMIÈRES DÉMARCHES. — ÉTABLISSEMENT DU COMITÉ. — STATUTS ..... 9 à 14

CHAPITRE II

Les Enfants

RÈGLEMENT. — UNE JOURNÉE A LA GARDERIE. — NOS COLLABORATEURS ET COLLABORATRICES ..... 17 à 25

CHAPITRE III

Les Blessés

JOUR DE BATAILLE. — ARRIVÉE DES PREMIERS BLESSÉS ANGLAIS. — PASSAGE DES ALLEMANDS. — ORGANISATION DE L'AMBULANCE. — LA VIE JOURNALIÈRE DES BLESSÉS. — ÉPISODES DIVERS. — REMERCIEMENTS ..... 27 à 57

CHAPITRE IV

Liste des Hospitalisés

TABLEAU DES BLESSÉS ET MALADES SOIGNÉS A L'AMBULANCE DU 1er SEPTEMBRE AU 5 NOVEMBRE ..... 59 à 65

TABLE DES GRAVURES

PLANCHE I

Les Enfants :

En haut : PARTIE DE TONNEAU.

En bas : JOYEUSES RONDES.

PLANCHE II

Les Blessés :

UN COIN DE LA SALLE — GROUPE DE MALADES A LA MAIRIE — MITRAY, LE PREMIER BLESSÉ AMENÉ A L'AMBULANCE — LE TIRAILLEUR BOUDREL — GROUPE DE BLESSÉS ANGLAIS — LE LIEUTENANT HILL — JEUNES INFIRMIERS — LE ULHAN LIEBRENZ, GRÉVIN, DUMONT, ET LE PERSONNEL DE LA MAISON DES MISSIONNAIRES.

PLANCHE III

Les Blessés *(Suite)* :

LA VISITE — BARAQUEMENT BOMBARDÉ PENDANT LA BATAILLE DE NÉRY — LE CÉLÈBRE HAMPRONSKY — LES DÉCORÉS DU 21 FÉVRIER 1915 — L'ANGLAIS SPIERS — INFIRMIERS ET BLESSÉS — DÉPART D'UN CONVOI DE MALADES.

PLANCHE IV

Les Blessés *(Suite)* :

VUE GÉNÉRALE DE L'AMBULANCE

IMPRIMERIE PRÉVOT, 20, RUE SAINT-PIERRE, BEAUVAIS

d'Ar